

<https://divergences.be/spip.php?article3683>



Résistances oubliées – Mémoire(s) de la résistance allemande : un point aveugle

- Aujourd'hui - Avril 2024 -



Publication date: mercredi 27 mars 2024

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés



Juillet 1934, Albert Richter, champion d'Allemagne de vitesse à Hanovre Le bras droit ostensiblement posé sur la cuisse et le gauche sur l'épaule de son entraîneur, Ernst Berliner dont il refusa de se séparer lorsque les nazis l'exigèrent car Ernst Berliner était considéré comme juif par les lois de Nuremberg. Arrêté le 31 décembre 1939, il meurt lors de sa détention. Des centaines de personnes se rendront à ses obsèques en janvier 1940



HIER WOHNTE
ALBERT RICHTER

JG. 1912

FLUCHT 1939 SCHWEIZ
AN GRENZE VERHAFTET

31.12.1939

GERICHTSGEFÄNGNIS

LÖRRACH

TOT AUFGEFUNDEN

3.1.1940

Sommaire

- [La Rose blanche et les officiers supérieurs](#)
- [Traduction cinématographique d'une mythologie](#)
- [Edelweißpiraten](#)
- [La disparition](#)
- [La mémoire officielle](#)

La construction mémorielle de la résistance au nazisme reste encore aujourd'hui un enjeu politique capital

Considérée comme juive par les lois de Nuremberg, Inge Deutschkron a échappé à la déportation et à la mort qui lui était promise grâce au concours d'autres Berlinoises. Elle a rendu hommage à ces Justes dans un ouvrage, *Sie blieben im Schatten*, sous-titré *Ein Denkmal für „stille Helden“* [1]. Il a fallu attendre le 27 octobre 2008 pour qu'un mémorial soit consacré à ces héros moins silencieux que non reconnus [2], mémorial installé dans les locaux de la fabrique d'Otto Weidt où Inge Deutschkron a travaillé entre 1941 et fin 1942. L'ombre jetée pendant plus de soixante ans sur ces Justes commence à peine à se dissiper en Allemagne : Jo Baier a réalisé un film télévisé *Ce n'étaient pas tous des assassins (Nicht alle waren Mörder)* en 2006, prix du public du Adolf-Grimme-Preis 2007. Le 9 octobre 2009, *Marga (Unter Bauern, Retter in der Nacht)*, réalisé par Ludi Boeken, est sorti sur les écrans allemands et a réalisé 135 000 entrées. Écrit à partir des mémoires de Marga Spiegel publiés en 1965, ce film raconte comment des paysans ont caché sa famille de 1943 à 1945.

<https://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L400xH275/jmt3-6e7d4.jpg>

C'est que la construction mémorielle de la résistance au nazisme a été et reste encore aujourd'hui un enjeu politique capital en Allemagne dans la mesure où elle est susceptible de démontrer l'existence de conduites différenciées par rapport au régime dictatorial et donc de fissurer tout l'édifice idéologique qui postule une unité ontologique du corps du « Peuple » et /ou de la « Nation » [3].

La Rose blanche et les officiers supérieurs

<https://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L268xH400/jmt4-a7c84.jpg>

Sur les écrans, la résistance allemande se réduit à deux mouvements : la Rose blanche et celui des officiers supérieurs. La mémoire officielle éprouve encore bien du mal à prendre en compte l'existence des autres résistants qui furent pourtant extrêmement nombreux malgré la violence barbare de la répression. Les statistiques fiables des nazis donnent une idée précise de son ampleur quantitative. Plus de 200 000 personnes furent condamnées pour motifs politiques à des peines de prison. Un million de personnes furent envoyées dans les camps de concentration, plus de 30 000 condamnées à mort et exécutées (soit pour les douze années de règne du nazisme, une moyenne de sept exécutions légales par jour). Tous les opposants n'eurent pas même droit à une procédure légale menée à son terme : arrestation arbitraire suivie de tortures, exécution sommaire, déportation en camp de concentration, enrôlement de force dans des bataillons disciplinaires furent le sort des autres. Si on tient compte également de la diaspora allemande et si on ne tait plus la part active prise par les Allemands à l'extérieur des frontières dans la lutte contre le national-socialisme, on mesure l'importance quantitative de la résistance allemande au Troisième Reich. C'est bien pourquoi si Sophie Scholl ne peut en aucun cas être considérée comme « une des rares héroïnes de l'histoire allemande », elle incarne bien « une figure devenue quasiment mythique » [4] au côté des officiers supérieurs assassinés après l'échec de l'attentat du 20 juillet.

<https://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L264xH400/jmt5-57324.jpg>

En effet, l'importance quantitative des victimes et opposants au national-socialisme conduit à dessiner les contours d'une réalité totalement occultée depuis la fin du conflit mondial dans toutes les formations sociales concernées directement (l'Allemagne, mais aussi la France et l'Italie). La guerre mondiale a été précédée d'une guerre civile (larvée en France jusqu'en 1940, plus ouverte en Allemagne depuis la Révolution de 1918-1919 et sa répression). Pendant toute la période de Weimar, « le monopole de la violence légitime » est contesté à l'État allemand par des groupes paramilitaires [5]. Mais « guerre maudite, innommable » [6], la guerre civile étant de surcroît insupportable pour l'idéologie nationale, l'après-guerre a surtout été consacré à refonder une unité autour de mythes susceptibles de nier cette réalité. En France, les mythes gaullistes et communistes se rejoignent pour décréter que le peuple français a été résistant, occultant délibérément la part prise par les étrangers dans la résistance notamment par les Allemands [7]. En Allemagne, le mythe du « Tätervolk » [8] implique au contraire que la résistance n'a été le fait que d'êtres exceptionnels donc peu nombreux et qui, comme les autres, s'étaient laissés « abuser » avant de sacrifier leur vie. Ce mythe qui réunifie le peuple allemand dans une forme de culpabilité collective et, par un tour de passe-passe idéologique, réintègre les véritables coupables dans la communauté nationale, est énoncé très

clairement par Benoît XVI le 29 mai 2006 à Auschwitz :